

Moyen de connaître si les œufs sont bons ou mauvais

Les œufs que l'on éprouve dans l'eau pour voir s'ils sont bons, restent sur le côté quand ils le sont. Si l'œuf flotte debout, vous pouvez être certain qu'il est mauvais.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLII

La rencontre près du chêne maudit.

(Suite.)

— Je vous ai dit que je suis prêt, répliqua Bernier. Ça doit être quelque chose de très-sérieux, sans quoi vous ne payerez pas si cher.

— Très-sérieux, en effet. Un obstacle qu'il faut enlever, vous comprenez.

Le bandit ne montra aucun signe de surprise, ni d'émotion. Il fit simplement un geste affirmatif, et dit :

— J'ai fait disparaître tant d'hommes dans ma vie, qu'un de plus ou de moins, ce n'est pas une question. Qui est-il ?

— Il ! dit Delagrave tranquillement, et en pesant sur le mot. Elle, voulez-vous dire.

Le bandit recula d'un pas ; ses sourcils se contractèrent, et il se mit à siffler.

— Une femme !!!

— J'ai tenu compte de cela dans la fixation du prix, fit observer Delagrave froidement. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un ricanelement, vos risques sont moindres.

— Peste soit des risques ! dit le bandit. Je préférerais avoir affaire à une demi-douzaine de gaillards qu'à un japon ; mais cent mille francs, dites-vous, cent mille francs, hein, monsieur ?

— Dès que l'obstacle sera enlevé.

Jacques Bernier murmura toutes sortes de juréments à propos de ses yeux et de ses jambes, et puis tendit la main à Delagrave.

— C'est convenu, dit-il.

Delagrave, sans y prendre garde, indiqua le tertre sur lequel il s'était assis.

— Menez-vous là, dit-il, maintenant que nous sommes d'accord sur ce but, nous discuterons les moyens.

Jacques Bernier fit comme on lui demandait, et posa son gourdin sur ses genoux.

Delagrave resta debout, les bras croisés sur sa poitrine, et la dos appuyé contre le chêne.

Deux misérables séparés par tout ce qui, dans ce monde, établit les différences sociales ; l'un d'une éducation raffinée, d'une puissante intelligence ; l'autre ignorant comme une brute, dont il avait, d'ailleurs, les instincts. Les deux extrêmes, en un mot, de l'échelle sociale.

Et cependant, ces deux hommes étaient unis par un lien plus étroit et plus fort que la chaîne qui attache deux forçats l'un à l'autre, par le lien invisible mais terrible du crime.

Mais n'y avait-il pas d'autre témoin de cette entrevue, entre ces deux hommes, que le vent qui secouait les feuilles mortes sur la tête de Delagrave et agitait l'herbe à ses pieds ?

Où, il y en avait un !

Lorsque l'entrevue fut finie, et lorsque Delagrave s'appréta à remonter à cheval, un individu glissa parmi les fougères, silencieux comme une ombre, et tenant, même en se retirant, les yeux fixés sur chacun des mouvements des deux conspirateurs.

Ses regards avaient l'éclat de ceux du serpent ; ses mouvements rapides et gracieux ressemblaient à ceux de la bête fauve qui guette sa proie.

Ce corps était celui du docteur Narjal, ces yeux étaient ceux de Kalu le serpent.

XLIII

Le serment du fils de Daho.

Kalu se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son cheval, sauta en selle, et s'éloigna rapidement dans la direction de la tour de Mortagne, où nous prendrons la liberté de le précéder de quelques minutes.

Dans cette chambre décorée avec un luxe tout oriental, dont nous avons parlé dans un de nos précédents chapitres, était Jaguarita, debout, près de la fontaine de marbre, qui occupait le centre de l'appartement.

Son costume était entièrement asiatique. Un châle était enroulé autour de sa taille mince et souple, et une draperie blanche et or descendait jusqu'à ses pieds. Ses bras étaient ornés de bracelets d'un travail merveilleux ; et ses cheveux étaient relevés avec des ornements également en or.

A ses pieds, le museau posé sur ses pattes, et les yeux fixés sur ceux de sa maîtresse, est Saleck, la panthère.

On voyait, au mouvement de sa queue et au frémissement de ses oreilles, que l'animal était mal à l'aise, ainsi qu'un grognement lent et plaintif qu'il faisait entendre, chaque fois que sa maîtresse approchait de ses lèvres un objet qu'elle tenait à la main.

C'était tout simplement un petit facon de cristal, que, avec la chaîne à laquelle il était suspendu, Jaguarita avait tiré de son cou. Soudain la panthère s'allongea, comme si elle se fût disposée à bondir ; mais, rassurée en voyant sa maîtresse replacer la chaîne vite autour de son cou, elle fit entendre un cri de plaisir.

— Ma pauvre Saleck, dit la Javanaise, en se laissant tomber sur une pile de coussins, et en prenant la tête de la panthère entre ses petites mains. Ma pauvre Saleck ! ainsi tu as deviné ce que contenait ce petit facon. Folle ! pour sauver la maîtresse, tu le broierais entre tes dents, et elle se pencha et embrassa l'animal entre les yeux, et tu n'aurais que la mort pour récompense.

Une goutte de ce facon, Saleck, une petite goutte, grosse comme une larve, et ces muscles deviendraient inertes, ses yeux si brillants se voileraient, et ce cœur si ardent cesserait de battre. Un poison subtil et mortel, continuait-elle, qui a été cueilli lorsque a lune était au zénith, à l'écorce de l'upas, de l'upas dont l'ombre tue. Un poison contre lequel il n'est qu'un antidote, et cet antidote est dans la pierre bleue que Mortagne porte à son doigt.

Tout en continuant à caresser la panthère, elle se souleva, et reprit à haute voix :

— Si je buvais ce poison en sa présence, ici, agenouillée à ces pieds ! étendrait-il la main pour me donner l'antidote ? Désirerait-il que je vive ?

— Non !

La tenture qui cachait la porte se souleva, et Kalu entra dans l'appartement. C'était le Javanais qui avait répondu à la question de Jaguarita, et il répéta son affirmation ou plutôt sa négation en s'élançant près d'elle.

La panthère, faisant entendre un grognement sourd, se retira dans un coin de la chambre, où l'éclat phosphorescent de ses yeux était seul visible.

Le Javanais s'approcha de Jaguarita, et posa la main sur son bras.

— Sœur, dit-il, je t'apporte des nouvelles, de mauvaises nouvelles !

L'Indienne leva vivement les yeux, et le regarda en face.

— Pas de Mortagne ? Il n'y a pas de danger qui le menace ? Parle, Kalu.

Le Javanais le regarda d'un air de reproche, et dit avec amertume :

— Est-il possible, Jaguarita, que cet homme trouve encore place dans ton cœur ?

L'Indienne releva la tête qu'elle avait laissée retomber sur sa poitrine.

— Cet homme, répliqua-t-elle, m'a sauvé la vie. Mais dis-moi, frère, est-il possible qu'on aime ce qu'on veut tuer ?

Le Javanais évita son regard en répondant :

— On ne doit pas hésiter à tuer ceux qu'on aime, si c'est un moyen de les sauver d'un plus grand malheur.

Le bras de Jaguarita, qu'elle avait levé d'un air suppliant, tomba inerte sur son genoux.

— Ah ! dit-elle, d'une voix si plaintive, qu'elle aurait touché tout cœur qui n'aurait pas été de bronze ; je lui dois la vie, mais je lui avais donné tout le dévouement dont mon âme est capable.

Kalu sourit dédaigneusement.

— Tu es une enfant, dit-il, mais il est temps que tu étouffes le feu de ton cœur sous ton orgueil. Le fardeau d'une affection qui